

LE MASQUE DE DIMITRI SEMIONOVITCH

de DELAPORE

“Si les masques contiennent autant d’épouvante, c’est qu’ils sont le visage même du mystère, et que l’imagination peut tout supposer derrière leur sourire de cire et de carton”

Jean Lorrain

Piotr Alexeïev Gortschakov mettait les dernières retouches à son uniforme, son domestique corrigeant le faux pli de son col, lorsque le majordome lui apporta le fameux colis.

L’étrange paquet avait été trouvé par ce dernier sur le perron de la porte d’entrée, abandonné par le mystérieux livreur qui avait usé du heurtoir à plusieurs reprises jusqu’à être apparemment certain que l’on ouvrirait, avant de disparaître à la vue du majordome pour des raisons que l’homme ne pouvait s’expliquer... Le mot “colis” était peut être excessif, car le papier cartonné d’un brun sale, maculé de terre humide, enveloppant malhabilement un objet informe à l’aide de ficelles élimées ne s’en approchait que d’une manière des plus approximatives. Un billet, pourtant, accompagnait le paquet, griffonné dans une écriture si désordonnée que Piotr fut incapable de reconnaître l’auteur de ces lignes brèves et laconiques, et qui se résumaient à ceci :

“Voilà un présent pour le bal de ce soir ! Faites en bon usage, et vous en surprendrez plus d’un.”

Amusé par cette absence de signature et ce message énigmatique, le jeune homme défit aisément les ficelles et écarta rapidement le papier sale pour en extirper un objet qui renforça encore son amusement...

C’était un masque.

Mais pas n’importe quel masque.

L’objet était façonné dans une matière dure et rugueuse, et le visage était taillé pour moitié dans l’ivoire la plus blanche qui soit, pour moitié dans l’ébène le plus sombre. On aurait dit un masque de carnaval vénitien, avec cette alternance d’expression, tantôt triste, tantôt hilare, mais l’alchimie composite qui se dégageait de ces deux états d’esprit était nettement plus subtile. Piotr inclina le masque sous la lumière accrue du chandelier le plus proche, et il lui sembla qu’en fonction des angles sous laquelle on l’inclinait, le visage passait imperceptiblement de la joie, voire de l’exubérance procurée par l’ivresse, à une expression lugubre et sarcastique, la joie devenant une malice sauvage et mauvaise. Le reste aussi ne s’approchait en rien d’un

produit de l'art vénitien, libertin et insoucieux. Le masque incarnait visiblement une personne trapue, dénuée de finesse, car la dureté des traits comme taillés à la serpe ne devaient rien à une quelconque maladresse de l'artisan. Une épaisse moustache et une forte tignasse désordonnée dont les mèches retombaient sur un large front encadraient un visage dont les yeux creux étaient surmontés de sourcils si fournis qu'ils se rejoignaient au dessus des orbites vides et muettes.

D'abord impressionné par ce déconcertant présent, Piotr Alexeiev Gortschakov lâcha un rire bruyant à l'idée de l'effet qu'il produirait sur son entourage dans quelques minutes... En vérité, quel qu'était son mystérieux donateur, la chose n'était pas dépourvue d'un certain piquant, et il se voyait déambuler au milieu de l'assemblée des danseurs, intrigués par un si peu banal accoutrement. Ce masque était décidément l'objet approprié pour un bal costumé... Mais qui avait pu avoir une inspiration pareille ? Denikine ? Teodorov ? Ce bon vieux Vraguilev ? Il avait beau chercher, il ne voyait pas, et la chose avait peu d'importance en définitive.

Piotr Alexeiev Gortschakov était, toute proportion gardée, un homme disposant de plus de qualités que de défauts... mais parmi ces derniers, il en avait un gros : l'insouciance. Il fut alors piqué de la curiosité de savoir si sa charmante fiancée, Daria, le reconnaîtrait malgré ce déguisement si contraire à sa nature et à ses goûts...

Et il posa le masque sur son visage.

Daria Alexandrovna Boulgakine soupira à la pensée que son fiancé, sacrifiant à une tradition qui devait lui être toute personnelle, tardait à la rejoindre. Ce n'est pas qu'elle détestait être le point de mire des nombreux officiers qui s'étaient déjà proposés comme cavaliers, mais elle lui avait promis la première danse, et la soirée commençait à battre son plein. Le chef d'orchestre tambourinait de sa baguette les premières mesures d'une mazurka. Les rires des hommes, amplifiés par le vin, résonnaient déjà plus fort à travers les murs un peu austères de la salle. Le gouverneur général Constantin Fedorovitch et sa mégère de femme avaient pourtant multiplié les efforts pour organiser ce bal dans son palais de Varsovie, à l'occasion de l'anniversaire du couronnement de Nicolas I^{er}, Tsar autocrate de toutes les Russies plus quelques possessions périphériques. Mais Varsovie n'était pas Saint Petersburg, ni même Moscou, ni même Smolensk ou Riazan. Tout ce qui portait un nom russe avait accouru à l'invitation, mais cela s'arrêtait là, et c'était peu de choses. Des militaires de grades différents avec leurs femmes ou leurs enfants adolescents composaient la quasi-totalité de l'assemblée. Et l'absence marquée de personnalités polonaises réellement représentatives ne rappelait que trop que 4 années seulement s'étaient écoulées depuis la répression de l'insurrection de 1831, répression activement dirigée par le général Paskievitch, encore aujourd'hui vice-roi en place.

Or Daria n'avait toujours été qu'à moitié russe, et encore moins militaire, bien avant même la mort de son père lorsqu'elle avait 14 ans, et ce dernier avait fortement contribué à la chose. En vérité, c'était lui qui avait forgé sa personnalité, mais dans une toute autre direction que celle qu'une éducation de fer, rigide et maladroite, avait espéré obtenir d'elle. Depuis, seule au monde et enfin libre, toute sa vie avait été axée sur l'acquisition de connaissances apprises par le biais de professeurs qu'elle avait expressément, et à grands frais, fait venir de Paris ou de Londres. Ses précepteurs trouvèrent en elle une élève on ne peut plus réceptive, et bientôt les Encyclopédistes, le libéralisme politique et les idées nouvelles reléguèrent aux oubliettes les interminables

biographies au sujet de Pierre le Grand, la campagne militaire de Poltava ou la conversion de Saint Wladimir. Elle avait déjà entrepris plusieurs voyages en France, en Allemagne, et en Angleterre, et elle ne tarderait pas à s'y installer définitivement si rien ne se décidait à bouger dans la Tropic Sainte Russie.

Son petit nez mutin se retroussa en dévisageant les formes plus que généreuses d'Olga Fedorovitch, la femme du gouverneur, qui ne trompait personne en dépit de son loup. Elle avait dû endurer tout à l'heure sa conversation insipide tournant autour de Pouchkine et de sa lecture de "La dame de Pique" qu'elle venait apparemment de découvrir. En vérité, il ne lui était rien de plus pénible que d'entendre pérorer la vieille dame sur un sujet qu'elle maîtrisait elle-même à fond, et seul son fiancé, Piotr Alexeiev, possédait l'intelligence et l'esprit nécessaires pour discuter avec elle de ses auteurs favoris, un Nicolas Gogol ou un Charles Nodier.

Afin de décourager la pétulante Olga, Daria lui tourna le dos en prenant pour prétexte le désir de se mirer dans la grande glace qui reflétait son image, et fit mine de porter quelques ultimes arrangements coquets à sa toilette. Elle joua avec les falbalas de sa robe de mousseline, puis débarrassa de quelques grains de poussière imaginaires ses épaules dénudées, privilège en principe réservé aux femmes mariées, et qui créaient à eux seuls un petit scandale à son grand amusement. Au demeurant, la plupart des hommes qui la scrutaient en ce moment pensaient beaucoup moins à s'offusquer qu'à envier le capitaine Gortschakov, puisque par bonheur, les femmes n'étaient astreintes à ne porter qu'un loup, et que Daria venait d'enlever le sien. Elle avait délaissé ses anglaises pour lisser ses beaux cheveux noirs en bandeaux et les couronner d'une tiare ; ses sourcils aussi sombres que le jais et ses cils particulièrement longs faisaient un peu mieux ressentir la blancheur de nacre et l'ivoire de sa peau ; sa gorge ronde et le buste plein que l'on devinait aisément derrière l'échancrure de son corsage recelait bien des promesses ; et la finesse de ses bras, la souplesse de sa taille, ainsi que la sveltesse de ses pieds dont la pointe délicate perçait de sous sa robe à la faveur de ses petits pas nerveux lorsqu'elle cessa son examen pour circuler dans la pièce, l'apparentait plus à une déesse païenne de l'amour qu'à la fille de 18 ans d'un ancien colonel du Régiment "Prince Dragomiloff". Toutefois, son ascendance lui avait permis de gagner une relative tolérance de la part de ce milieu qui l'environnait, depuis que son père était tombé, frappé d'une balle perdue, devant Varsovie même. Jouant sans vergogne sur les deux tableaux, elle jouissait de cette considération posthume, tout en rêvant du jour où elle pourrait quitter ce monde en compagnie de celui que tous considéraient comme son fiancé, et qu'elle était la seule à traiter depuis longtemps en amant.

Elle continuait à se mortifier intérieurement, en aspirant à une soirée mondaine entre européens de goût autour d'une jeune fille accompagnée au piano, et déclamant un "Lied" de Schubert, lorsque ses yeux tombèrent sur le masque.

Tous les hommes étaient masqués, mais celui là, elle l'aurait reconnu entre mille.

Elle eut un haut le coeur et ressentit soudain le besoin de happer de l'air, comme si son corsage trop serré lui opprimait la poitrine.

Elle ne connaissait qu'une personne susceptible de porter un masque semblable.

Il lui sembla un moment qu'elle allait basculer dans de vertigineux abîmes, faits de songes et de peurs, comme si un pan entier de son passé resurgissait avec violence pour l'accabler.

Puis elle se souvint qu'elle se trouvait au beau milieu d'un bal, dans une vaste salle éclairée par les chandelles, et couverte par le brouhaha des exclamations viriles des officiers entrecoupées par le rire argentin des femmes.

Le masque la regardait.

Cette taille, ces larges épaules, cette démarche lorsque le masque se dirigea résolument dans sa direction... on aurait dit... on aurait dit...

Le nom qu'elle avait déjà sur le bout de ses lèvres s'évanouit au dernier moment, et fut remplacé par un autre.

"- Piotr Alexeiev !" Lâcha-t-elle, dans un demi-souffle.

L'homme s'inclina devant elle et fit mine de lui baiser respectueusement la main.

"- Vous attendiez quelqu'un d'autre ?!"

Le timbre de la voix acheva de la rassurer. Alors sa frayeur que reflétaient ses yeux noisette heureusement dissimulés par le loup céda la place à une colère qui en était le corollaire, et elle retira assez brutalement sa main que tenait encore son fiancé.

"- Quelle est donc cette horreur que vous portez sur vous, Piotr Alexeiev Gortschakov ?! A quoi rime cette comédie ?!"

"- C'est la comédie de la vie... et la comédie de la mort ! Vraiment, vous n'appréciez pas ce masque ?! Pourtant, vous avez eu maintes fois l'occasion de le côtoyer..."

"- Etes-vous là pour me rappeler Dimitri ?!" Lâcha-t-elle, exaspérée, en secouant vigoureusement son éventail pour se donner un semblant de contenance.

Elle avait lâché le nom maudit. Celui qu'elle s'était juré d'oublier à jamais.

"- Comment savez vous que ce masque appartenait à Dimitri Semionovitch ?!" se reprit elle, soudain intriguée. "Vous ne l'avez pourtant jamais rencontré, que je sache !"

"- Qui n'a pas connu le lieutenant colonel Dimitri Ivanov Semionovitch, du régiment des Dragons Ukrainiens de la Garde "Alexandre Severevsky" ?!"

"- Je ne vous parle pas de cela, mais de ce masque qu'il portait toujours en pareille occasion !"

"- Je me félicite que vous le rappeliez à votre mémoire... je ne crois pas qu'il en fut toujours ainsi... N'avez vous pas, au contraire, cherché à l'enterrer une seconde fois ?!"

Daria se pinça les lèvres. Piotr Alexeiev semblait la percer à jour, elle qui s'était toujours gardé de faire allusion, ne serait ce que de manière voilée, à son fiancé précédent. Elle réalisa que l'image de Dimitri Semionovitch qui s'était imposé à elle dès l'apparition du masque n'était que trop frais dans ses souvenirs. Il est vrai qu'une année à peine s'était écoulée depuis qu'il avait péri au cours d'une campagne contre les Kazakhs, quelque part dans un hameau perdu joutant la mer d'Aral. Elle n'avait pourtant guère tardé à l'enterrer dans son coeur, et de le remplacer dans sa couche par le jeune Piotr. Sa mort, tout comme celle de son père, lui avait procuré un soulagement intense, et pour la seconde fois, il lui semblait avoir recouvré la liberté et préservé sa personnalité d'un être dominateur et tyrannique. Sans doute l'avait elle choisi, voire peut être même aimé - pourquoi, elle ne sut jamais trop se l'expliquer. Ses yeux froids et gris qui semblaient plonger dans l'âme comme un couteau chauffé au rouge l'avaient littéralement hypnotisé, comme si l'éclat magnétique de son regard l'avait à nouveau transformé en petite fille soumise et docile. Cet homme d'une quarantaine d'années, pourtant bien plus vieux qu'elle, avait exercé sur elle une véritable fascination qu'elle avait interprété comme un défi, un défi qu'elle avait relevé. Mais au lieu de le soumettre à son emprise, ce fut elle qui devint, d'une certaine manière, son esclave, et au fil des mois, tout ce qu'elle pouvait vouer d'aversion pour ce qu'il représentait à ses yeux

entama sa passion pour lui. Ses manières rudes de militaires, son mépris pour l'intellect, son caractère rigide et la soif de pouvoir qu'il avait acquis d'une longue lignée héréditaire de boyards habitués à user du knout sur leurs serfs, l'avaient transformé en une proie captive qui ne savait comment rompre le cercle d'enchantements qu'il avait noué autour de son corps et de son esprit. Le masque, ce masque détestable qu'arborait maintenant son actuel fiancé, symbolisait à ses yeux tout ce qu'elle avait appris à haïr, mais aussi à craindre...

Mais ce qui l'horripilait surtout, c'était cette prise de conscience, soudaine et nouvelle pour elle, de la ressemblance physique entre son ancien et terrible fiancé, et le jeune Piotr Alexeiev... S'était elle donc abandonnée dans les bras d'un autre pour réaliser en définitive qu'elle s'était donnée au même homme qu'elle avait cru pouvoir fuir ?! Il n'était rien d'étonnant à ce qu'elle manqua de se méprendre après avoir revu pour la première fois depuis longtemps ce masque honni sur le visage de son amant : la même taille, oui, et la même stature... pourtant, cette démarche raide et mécanique ne lui ressemblait absolument pas... Etait il possible que Piotr cherchât à l'intimider, poussé par elle ne savait encore quel jeu sinistre et de mauvais goût ?!

"- Je croyais que nous étions venus pour danser !" La rappela à l'ordre son cavalier.

Elle hésita. Quelque chose dans ce ton sec et cassant, qui n'était pas, lui non plus, dans ses habitudes, la maintint un moment dans le flot de ses pénibles souvenirs. Elle avait vécu sans défenses face à son père en raison de son jeune âge, elle avait dû se dévoiler face à la forte personnalité de Dimitri, elle refusait de s'abaisser maintenant devant le jeune Piotr qu'elle avait choisi précisément pour rompre avec son passé. Les premières notes d'une polka annoncèrent leur envol, mais elle ne prit pas la main que lui tendait son cavalier. Au contraire, elle lui tourna le dos et afficha une moue boudeuse avant de réaliser qu'elle usait fréquemment de cet artifice lorsqu'elle était à court d'arguments - ce qui ne lui arrivait tout de même pas souvent.

"- Nous danserons lorsque vous aurez enlevé ce masque ridicule ! A t'on idée de se présenter au bal du gouverneur, affublé d'un visage de croque-mitaine ?!"

"- Ne l'ai je pas toujours été pour vous ?!"

Elle s'imposa violence pour ne pas se retourner, bien que cette remarque énigmatique fasse sur elle la plus forte impression.

"- Je me sens très bien ainsi !" ajouta l'homme en se déplaçant pour la contempler de profil, croisant négligemment les bras. "Ce genre de danse efféminée me porte de toute manière sur les nerfs !..."

Daria se résolut à s'asseoir sur un fauteuil de velours aux bras sculptés afin de reprendre contenance.

La jeune femme laissa passer quelques minutes de silence, en faisant mine d'observer les évolutions des cavaliers qui défilaient devant elle. Comme Piotr ne daignait apparemment pas rétablir la conversation pour se faire pardonner et rentrer dans ses grâces, elle se décida à faire le premier pas, car ce mutisme lui semblait plus détestable que tout.

"- Avez vous eu l'occasion de lire "Les soirées du hameau" que je vous avais recommandé ?!"

"- Ah oui, le recueil de Gogol que vous m'aviez prêté !... J'ai beaucoup aimé "Une nuit de mai ou la noyée", mais cela dit, l'intrigue est peu vraisemblable ! Je

préfère largement “Vij”, malgré son insipide bavardage jusqu’au moment où le héros veille le cadavre de la sorcière dans l’église ! Je précise immédiatement que le “Nez” est une fantaisie sans consistance... En vérité, je vous recommanderai plutôt la nouvelle fort récente d’un certain Edgar Allan Poe intitulée “Bérénice”, et diffusée dans un journal américain de Virginie : “The Southern Literary Messenger”. Vous qui aimez tant côtoyer les sommets de la folie et de l’épouvante, voilà une lecture de choix. Rien à voir avec l’abominable logorrhée de Charles Nodier !”

“- Depuis quand vous passionnez vous pour la littérature américaine ?!” lui demanda Daria, surprise de se voir surpassée par une personne qui n’avait jamais passé jusque là à ses yeux pour un disciple du genre fantastique, et qui n’avait en principe jamais entendu parler de cet auteur qu’elle ne connaissait pas elle-même...

“- Je ne me passionne guère pour la littérature !” répondit l’homme, assez sèchement. “Il est d’autres domaines où l’homme est mieux à sa place, comme la guerre ! Qui n’a pas senti le goût du sang sur sa lame ou l’odeur de la poudre n’est pas digne d’être un vrai Russe !”

“- Alors, je présume que cette soirée doit être à votre goût !” Ironisa la jeune femme. “Des soudards avinés qui ne jurent que par le Czar, et qui ne rêvent que d’étriper du Polonais ou du Turc !”

“- Pour les Turcs, je ne saurais dire ! Quant aux Polonais, je rejoins pour une fois votre fameux Voltaire lorsqu’il se réjouissait du démembrement de la Pologne ! Il est vrai que le bonhomme, si pétri de grands idéaux, pardonnait aisément aux despotes lorsque ces derniers le couvraient d’honneurs, comme Frederik de Prusse à Potsdam, ou cette grande garce de Catherine !”

“- Je ne vous ai pas toujours entendu parler de la sorte !” protesta sa compagne, excédée autant que surprise par son outrecuidance. “Quant à l’épouvante dont vous m’entreteniez tout à l’heure, vous m’estimez bien peu si vous me croyez capable d’attacher un intérêt excessif à tout ce qui ressort du macabre et du morbide !”

“- Mais vous en portez bien à vos cauchemars, lesquels ne le leur cèdent en rien, n’est il pas ?!” lui lança son fiancé sur un ton qu’elle devinait narquois.

“- Excusez moi, je dois m’absenter un moment...!” Lâcha Daria, mais si doucement qu’elle ne fut pas certaine d’avoir été entendue.

La jeune femme se dirigea vers le boudoir où ses semblables en profitaient pour faire réajuster la traîne de leurs robes par des domestiques ou pour se poudrer. Elle s’assit en face d’un miroir et ôta pour la seconde fois son loup afin d’éponger de son mouchoir de dentelle blanche la sueur naissante dont les gouttes ourlaient son front. Était-il possible que le Piotr qu’elle connaissait depuis 10 mois, Piotr Alexeiev Gortschakov, dont l’instruction ne faisait pas de doutes, pouvait se montrer si railleur à l’égard de ce qu’elle avait toujours révééré ?! En vérité, et malgré l’érudition qui la sous tendait, ce genre de discours lui rappelait plutôt un autre personnage, plus grossier, plus agressif, qui lui faisait maintenant horreur...

Et surtout, comment savait-il ?! Comment avait il pu être mis au courant de ce cauchemar abject, qui la hantait régulièrement depuis la mort de Dimitri Semionovitch, et dont elle s’était toujours gardée de lui parler ?! Une simple coïncidence était à exclure. Il lui semblait que le jeune homme, ce soir, était une autre personne, qui la connaissait mieux. Il perçait à jour les contradictions qu’elle avait elle même éprouvé au sujet de Voltaire, ainsi que les réserves qu’elle formulait à l’égard de la littérature qu’elle affectait pourtant plus qu’elle ne voulait se l’avouer, et dans laquelle elle cherchait une réponse que les écrivains actuels qu’elle connaissait étaient bien

incapables de lui apporter. Il n'y avait pas jusqu'à ce curieux et inhabituel goût de la contradiction dont il usait pour opposer maintenant sa personnalité à la sienne...

Assise en face d'une grande glace, elle affecta de se poudrer tandis que défilèrent devant elle les images de ce songe qui, encore et toujours, la harcelait constamment depuis de nombreuses nuits.

Ce cauchemar, permanent dans son évolution, invariable dans son aboutissement, la transpose dans une église à la manière du héros de Vij, veillant un cercueil qu'elle sait être celui de son ancien fiancé, Dimitri. Celui-ci aurait dû périr dans un lointain défilé montagneux, victime d'une embuscade des nomades kazakhs, et les restes de son corps dépecé aurait dû être ramené à Kiev, le berceau ancestral de sa famille. Mais elle se penche au-dessus du cercueil, et réalise avec effroi que celui-ci est vide, tandis qu'une voix caverneuse, errant entre les colonnes de l'édifice, lui souffle avec avidité : "Ma fiancée, ma promise !" ... Un épisode suivant la voit reposant dans sa chambre, mais les rideaux s'agitent, soulevés par un courant d'air glacé pénétrant par la fenêtre ouverte. Elle se lève pour refermer les battants, mais une série de bruits sourds l'incite à traverser les nombreuses allées de sa demeure parentale pour s'évertuer à refermer ces maudites fenêtres qui s'ouvrent constamment, d'un lieu à l'autre de la maison, comme si quelque sombre esprit tentait de s'immiscer pour hanter ses nuits. Un peu plus tard, sans que cette nouvelle séquence ne trouve de justification logique au regard de ce qui a précédé, Daria erre dans une allée sombre au sein d'un parc inconnu pour aboutir à un muret dissimulé dans les feuillages, intriguée par le bruit d'une fontaine qui coule non loin de là. Elle réalise finalement qu'elle vient de déboucher dans un cimetière, où des tombes muettes surgissent à la faveur d'un étrange clair de lune. Et, derrière ces tombes, elle croit entrevoir des visages au teint cireux, appartenant à des choses qui ont passé beaucoup de temps sous terre, des formes comme seules peuvent en receler un charnier. Pour son bonheur, elle s'éveille toujours à ce stade de son songe, mais sans parvenir à en déceler la nature ni la signification, sinon que la même voix chuchote toujours à ses oreilles : "Ma fiancée, ma promise !" avec la voix rauque de Dimitri Semionovitch. Comme s'il était toujours en vie, comme si...

Elle secoua la tête. Elle ne connaissait que trop ces peurs abjectes depuis sa plus lointaine enfance, et la mort n'avait été pour elle qu'une compagne trop complaisante... Sa mère qu'elle n'avait jamais connue était décédée en lui donnant naissance, et sa vie en avait été marquée à jamais, du sceau du deuil et de l'impossible réconciliation avec les morts... Si elle s'abandonnait à ce genre de désespoir, à cause d'un masque, d'un stupide masque, elle pourrait tout aussi bien s'étendre sur son lit et attendre que les ombres viennent la prendre...

Elle se leva avec une énergie inattendue, et se dirigea à nouveau vers la salle de bal, indifférente au babil de ses compagnes perdues dans le vertige éphémère de plaisirs illusoires. Celles-ci échangeaient leurs confidences, interprétant comme la source d'un bonheur ineffable le sourire ou le compliment proféré par l'officier untel, comme si elles étaient devenues les impératrices régnantes d'un monde qui se jetait à leurs pieds.

"- Daria Alexandrovna Boulgakine, je vous retrouve enfin ! J'ai vu tantôt votre fiancé, là dehors, et il m'a dit que je pourrais vous trouver ici !"

Daria sursauta, troublée dans ses pensées, avant de se tourner vers une femme blonde d'âge moyen, toujours exubérante, qui lui serra la main avec toute la force

d'une fille d'officier.

“- Praskowie Ivanovna Sémenov !” S’efforça de lui répondre Daria sur le même ton, avant de replonger dans son silence, incapable de réunir ses esprits. Mais il en fallait plus pour intimider Praskowie, qui ne semblait même pas remarquer le trouble de sa compagne.

“- Décidément, Piotr Alexeiev m’étonnera tous les jours ! De tous les masques que j’ai aperçu cette soirée, il est de loin le plus singulier ! N’a t’il pas l’air abominable avec cette figure de démon ?! J’en parlai encore tout à l’heure à ce cher Micha Petrovitch : jamais on n’avait vu quelque chose d’aussi hideux !”

Daria en convenait aisément. Mais le qualificatif de “démon” ne lui était pas encore venu à l’esprit. Elle répondit sobrement :

“- Par chance, ce n’est pas vraiment lui !”

Praskowie Ivanovna sourit de ses larges dents blanches :

“- Qu’en savez-vous, ma chère ?! Certains portent des masques pour dissimuler leur véritable identité, et d’autres afin de révéler leur véritable personnalité ! Voyez donc Constantin Fedorovitch : qui croirait qu’avec sa bedaine et ses yeux de veau amoureux, il pourrait cacher...”

Mais Daria n’écoutait plus. Ce que venait d’énoncer Praskowie lui avait semblé très pertinent. Et si le Piotr qu’elle avait connu jusque là n’était lui même qu’un masque ?! Et si sa personnalité véritable était celle de l’autre, dont il avait endossé le masque favori... ?! Elle resongea à ces traits grotesques qui semblaient alterner entre la gaieté et la tristesse : le masque autrefois, avait elle lu quelque part, possédait une fonction mortuaire dans les antiques civilisations, la joie dissimulant le malheur qui frappait le défunt et ses proches.

“- Daria ! Vous m’écoutez ?!”

La jeune femme reporta son attention sur l’inépuisable Praskowie, qui semblait s’être lancée sur un autre sujet...

“- Et maintenant, ce jeu si singulier ! N’êtes-vous pas fière d’être aimée d’un tel homme ?!”

“- Quel jeu ?!” Balbutia Daria.

“- Mais où avez vous la tête, ma chère ?! Je vous parle de ce jeu auquel s’adonnent ces messieurs, là dehors, dans la salle ! Le jeu de la “dame enlevée”, un événement de la soirée que j’attends toujours avec impatience : on le pratique de moins en moins souvent ! Venez avec moi, ou vous allez manquer le début du spectacle !”

Daria se laissa emmener et déboucha dans la salle de bal. La musique avait cessé, et une assemblée, qu’avaient déjà rejointe les autres femmes du boudoir, s’étirait maintenant en un large cercle. Praskowie, tenant toujours sa compagne par la main, fendit la foule, et les deux femmes se retrouvèrent devant une demi-douzaine d’hommes. Mais l’assistance ne semblait avoir d’yeux que pour deux d’entre eux : le prince Goritchev, qui faisait face à Piotr Alexeiev.

Praskowie chuchota à l’oreille de Daria qui n’en croyait pas ses yeux.

“- Je m’attendais à ce qu’ils appellent les dames de leur choix afin de tirer au sort le billet qu’elles jetteraient dans un vase, et voilà que votre Piotr s’interpose pour proposer l’ancienne méthode. “Comment !” S’est exclamé le prince Wissinsky, “ vous voulez en revenir à l’époque où, au terme d’une beuverie, les prétendants doivent marcher en équilibre sur une balustrade ?!” “- Au diable la beuverie, je ne vous parle pas de cela !” a répondu votre fiancé. “Je parle de la tradition du Grand Pierre, lorsque

les officiers étaient encore des hommes à la trempe d'acier, et non des créatures ramollies par cette insupportable vie de garnison que nous passons dans la plus complète inactivité !" "- Bravo, Piotr Alexeiev Gortschakov ! Vous êtes bien le fils du lieutenant-colonel Gortschakov, le héros de Smolensk !" Est alors intervenu le général Lermontov. "A la manière de Pierre le Grand, comme dans les temps anciens ! Voilà des hommes de 1812 !" Vous vous rendez compte, Daria Alexandrovna ?! Et il fait cela pour avoir le droit de vous enlever ?!..." Ah, ce n'est pas mon cher Gricha qui oserait..."

"- Un peu de silence, s'il vous plaît !" lança le gouverneur, à l'adresse de l'assistance, mais en jetant un oeil noir en direction de Praskowie Ivanovna. "Puisque les demoiselles désignées par ces messieurs sont maintenant présentes, nous pouvons commencer ! Général Lermontov !"

Daria ne connaissait que trop ces bals provinciaux qui tournaient très vite à l'assemblée de moujiks, mais elle n'était en aucune manière préparée à ce qui se déroula sous ses yeux. Le prince et Piotr n'étaient séparés que par une large table, sur laquelle reposaient deux chandeliers. Chaque chandelier détenait 8 chandelles, mais seules les quatre du milieu étaient allumées. Au signal du général Lermontov, les deux hommes tendirent leur main droite dégantée au dessus des flammes qui ne modifièrent leur droite inclinasion qu'à la faveur d'un bref instant, avant de se redresser pour lécher la paume qui se présentait à leurs caresses.

Il était impossible de deviner l'expression de leurs visages, mais Daria pouvait amplement imaginer la douleur et l'effort surhumain que les deux hommes devaient déployer pour payer le prix de leur bravade. Les secondes défilèrent interminablement, tandis que l'assemblée, muette, observait la scène, impressionnée par leur stoïcisme. Le général Lermontov promenait son regard des deux hommes à la montre qu'il tenait cérémonieusement en main. La jeune femme retenait sa respiration. Il lui semblait entendre le craquèlement de la peau sous l'action de la chaleur, et elle crut distinctement sentir une vague mais désagréable odeur de roussi lui effleurer les narines - sans doute l'effet de son imagination. Quelques femmes détournèrent le visage, ne pouvant en supporter plus, mais Daria restait comme paralysée, incapable de détourner son regard de la main de Piotr qui n'esquissait pas le moindre tremblement. Aucun des deux candidats à l'épreuve ne semblait d'ailleurs broncher, comme indifférent à la souffrance qui pourtant, devait être atroce...

Daria réalisa à peine l'interjection que le général lança pour annoncer la fin de la minute fatidique, et la pression de l'assistance qui serrait de plus près encore les deux champions de la soirée avec forces félicitations. La jeune femme ne sentit guère mieux l'étreinte de son fiancé sur sa main, et se laissa emmener par ce dernier qui, parvenu aux vestiaires, la recouvrit de son châle et de son mantelet. Sans qu'elle ne parvienne trop à réaliser comment, elle se retrouva devant le parc, au pied de l'escalier qu'ils venaient d'emprunter pour quitter la salle, dans la fraîcheur de la nuit.

Un frisson lui caressa l'échine, au contact de l'air froid qui frappait son visage.

"- Vous êtes content de vous ?!" lui lança t'elle, mais plus ébahie que furieuse. "Vous voilà devenu le héros de la soirée !"

"- Seulement le votre, et cela me suffit !" répondit-il sobrement.

Elle observa le bandage qui ceignait maintenant son poing meurtri.

"- Ou m'emmenez vous ?!"

"- Chut ! Vous êtes désormais ma conquête, et je vais vous enlever dans mon

antre !”

“- A quel jeu jouez vous donc ?!”

“- Je vous ai déjà connu plus intrépide, Daria Alexandrovna !”

Sa fierté reprit un moment le dessus devant le ton narquois de son fiancé, et ils s’engagèrent sur l’allée encadrée d’une part d’une rangée de chênes et de platanes, de l’autre par un petit fossé servant de lit à un canal artificiel bordé de fleurs. Hors de l’ombre des arbres qu’ils traversaient parfois, les lieux étaient éclairés par les rayons blafards de la lune. En relevant le visage, elle entrevit l’astre nocturne, parfaitement plein, et étonnamment rouge. Il était si brillant que l’on croyait pouvoir y distinguer des taches semblables à des visages difformes et à demi esquissés... Elle se remémora les légendes au sujet de Myesyats, le dieu de la lune dans le panthéon slave, vieillard froid et chauve, sinistre parent du dieu soleil Dajbog. N’était ce d’ailleurs pas la nuit du 22 au 23 septembre, jour de l’automne, correspondant dans le calendrier orthodoxe à la Sainte Irina, et date probable de sa fête d’après une antique tradition orale ?!

Elle tourna son regard vers son fiancé qui la tenait par le bras. Elle le suivait comme un défi, mais elle regrettait chaque pas qui les éloignait de la salle éclairée derrière eux, et du brouhaha de plus en plus lointain des convives. Ils marchaient en silence, et seul le crissement du gravier sous leurs pieds la rappelait encore à la réalité. Son imagination galopait, et devant l’allure spectrale du parc, elle songea aux contes d’autrefois, lorsque sa nourrice, pâle substitut de sa mère, alimentait les cauchemars de son enfance par maints récits qui entretenaient ses peurs fondamentales, et sa fascination précoce pour la mort. Que n’avait-elle passé ses premières années à pleurer seule dans le noir, redoutant la venue de la Baba Yaga, ce démon femelle cannibale, harpie bossue et barbue, qui se déplaçait en volant dans une bouilloire en fer !... Plus tard, elle avait cultivé cet attrait morbide, et avait entretenu son esprit des Roussalki, des Léchys, des Viédouns et autres Oboroten *... Mais sa hantise la plus redoutable restait celle des oupires, ces esprits malicieux devenus morts vivants pour leur cruauté, qui hypnotisaient leurs victimes pour leur sucer le sang jusqu’à épuisement, ou pour les entraîner avec eux dans leur fosse. Elle ne se lassait jamais de ces contes folkloriques, aussi bien présents en Pologne qu’en Russie ou en Lituanie, ces contes rapportant comment des villages entiers pouvaient ne comprendre que des oupires, et comment il fallait conjurer leur venue en croisant les doigts avant de proclamer : “Sept fois sept et trois fois trois, mords la terre et crains le Ciel”...

“- A quoi pensez-vous, Daria ?!” lui lança son fiancé.

Elle contempla son détestable masque. Praskowie disait vrai : les reflets de la lune miroitaient étrangement sur ce dernier, et selon les orientations des rayons, le visage hilare prenait une connotation sinistre et lugubre, comme un masque mortuaire.

“- Maintenant que nous sommes seuls, vous pouvez vous débarrasser de cette horreur ?!”

“- Etes-vous si sûre d’y tenir ?!”

La réplique sèche et roide - qui tenait plus d’une affirmation que d’une question -

* Roussalki : nymphes aquatiques, âmes des jeunes filles noyées, qui se saisissent des voyageurs pour les entraîner au fond de l’eau ; Les Léchys sont des esprits sylvestres, les Viédouns des sorciers, et les Oboroten des Loups-garous dans le folklore russe.

émanait d'une forte personnalité et d'un caractère entier, bien loin des manières de Piotr qui, tout brave qu'il pouvait être, n'était guère violent. Et si la galanterie l'aurait peut être incité, dans sa débordante énergie, à conquérir sa propre cavalière au cours de cette soirée, il n'aurait certainement pas usé d'un procédé aussi brutal et aussi barbare. Non, vraiment, l'homme qui se tenait à ses cotés ne correspondait absolument en rien au jeune officier qu'elle avait choisi pour sa souplesse d'esprit et son talent diplomatique qui lui permettaient d'arrondir les angles et de désamorcer les sources possibles de conflits. Depuis quelques instants déjà, les chênes et les platanes avaient cédé la place à des ifs taillés derrière lesquelles se profilait l'ombre d'un petit muret. Le silence qui planait sur les lieux était maintenant troublé par le chuintement d'une fontaine dont la cascade alimentait un bassin de marbre. La jeune femme s'arrêta, puis se retourna, apercevant une demi douzaine de statues érodées et décrépites d'antiques dieux, de faunes et de centaures, dont la pose grotesque apportait une note macabre à ce tableau de paysage désert.

Dimitri Sémionovitch avait été tué par les Kazakhs et inhumé à Kiev, en grandes pompes, dans un caveau familial. Elle s'était toujours refusé à venir sur sa tombe, même le jour de l'enterrement. Varsovie était à des verstes de la capitale ukrainienne, et aucun fantôme muet ici ne pouvait témoigner de son passage en ces lieux. Et pourtant, elle reconnut aussitôt l'endroit, elle sut que derrière ce muret, se dissimulait le cimetière de son rêve, elle sut qu'il ne pouvait s'agir que du cimetière où Dimitri l'attendait comme l'araignée tissant son piège...

Piotr se tenait à ses cotés, la regardant silencieusement, alors qu'ils étaient maintenant seuls depuis bien longtemps...

Piotr.... ou Dimitri ?!

Dimitri était mort, mais s'il était un oupire ?! Daria songea avec terreur à ce pouvoir si particulier à ces morts vivants du folklore slave : le pouvoir de prendre possession et de se substituer à la place d'un être qui vous est cher, si ce dernier entrait en possession d'un objet familial à l'oupire. Un objet comme un uniforme, un sabre, un portrait, un bijou quelconque...

Ou comme un masque ?!...

Des vers de Constantin Krylov jaillirent de sa mémoire :

“Ombre d'un morne souvenir, fugace silhouette harnachée d'une sombre terreur,
Ne te retournes pas, voyageur, car c'est l'oupire, le hideux cauchemar de l'homme.”

“- Nous ne sommes pas encore parvenus au terme de cette escapade !” Énonça l'homme au masque, en lui prenant la main.

“- Pour la dernière fois, où voulez vous m'emmener ?!” s'écria Daria, qui ne pouvait plus dissimuler l'horrible peur qui resurgissait du fond de son âme comme un torrent impétueux et inexorable.

“- Derrière ce muret ! Et vous faites bien de dire que ce sera pour la dernière fois, car là s'achève notre voyage !”

Était elle déjà la proie du délire, ou avait elle reconnu la voix basse et rauque de Dimitri Semionovitch qui semblait plus gronder que parler, comme un père sévère qui la morigénait et s'appêtait à lui donner une correction ?!...

La jeune femme voulut s'arracher à la puissante étreinte de sa main qui brisait ses doigts frêles et délicats, jusqu'à ce qu'elle parvienne à se dégager.

Lorsqu'elle voulut fuir, elle réalisa que ses mouvements pour se libérer l'avaient acculé entre la fontaine et le muret, où il n'était pas d'échappatoire.

L'inconnu s'approcha lentement d'elle... Daria croisa les doigts dans sa direction en murmurant péniblement :

“- Sept fois sept et trois fois trois, mords la terre et crains le Ciel !”

L'homme franchit définitivement ce qui restait d'espace entre eux, et, posant ses mains sur ses épaules comme pour l'immobiliser, il énonça sobrement :

“- Il faut croire en Lui pour qu'il te réponde, Daria Alexandrovna Boulgakine !”

Alors les ténèbres s'emparèrent de la jeune femme, lorsqu'elle sombra dans un violent vertige qui précéda à son évanouissement.

Lorsqu'elle reprit connaissance, elle gisait allongée sur l'herbe froide et humide du gazon du parc. A sa proximité, presque à la toucher, elle aperçut le corps de l'inconnu, inerte, le masque tourné vers les cieux étoilés. Une tache rouge et grandissante maculait son bel uniforme blanc exactement sous le cœur : le manche de sa dague que Daria avait extirpé de son propre fourreau était toujours plongé dans la mortelle blessure...

Elle tenta péniblement de se redresser sur ses jambes, mais ses membres pantelants la trahirent. Elle retomba sur ses genoux, et ses doigts fébriles et tachés de sang se posèrent sur le terrible masque qu'elle parvint à arracher maladroitement...

Sous le masque, reposait, sans vie, le visage de Piotr Alexeiev Gortschakov.

Daria leva son regard, tour à tour vers la fontaine de marbre blanc, puis vers les statues immobiles qui semblaient la lorgner avec une joie maligne, enfin vers la lune pleine et rouge, avec ses tâches identiques à des visages inhumains, autant de visages inhumains comme seule la glèbe de la tombe pouvait en produire...

Alors la jeune femme retrouva enfin une énergie nouvelle qui l'incita à se relever, puis à fuir dans le dédale des allées du parc, une énergie qu'elle puisait directement dans l'hystérie de la démence où son malheureux cerveau avait enfin basculé.

Et quelque part, comme issu des insondables profondeurs de son esprit perdu, elle crut entendre distinctement raisonner le rire inextinguible de Dimitri Sémionovitch dans sa tombe.